

CRITIQUE

Conclusion féerique aux Murten Classics

Dimanche, au vu de la météo maussade, l'église allemande de Morat servait de substitution à la cour intérieure du château pour le concert de clôture des Murten Classics. Rien de tel pour terminer le festival que l'un des ultimes chefs-d'œuvre de Mozart, aussi chargé en symboles que connu du public d'opéra. *La Flûte enchantée* est non seulement réputée pour son caractère «populaire» propre au genre du *Singspiel*, mais aussi pour la subtilité de sa partition.

Subtilité qui se retrouve chez le Papageno au timbre léger de Wolfgang Resh: drôle – sans outrer le ridicule – joueur ou même émouvant. Rendant hommage au rôle tenu par le librettiste Schikaneder lors de la première, le baryton autrichien fait montre d'une remarquable présence scénique. Se joint à lui la Pamina touchante de Martina Janková. Trouvant souvent la juste intention dans un rôle aussi complexe que délicat, elle

témoigne d'une réelle force dramatique de la légèreté du premier acte à l'angoisse profonde du second. Le Tamino de Sébastien Droy, lui, ne convainc pas. Manquant de relief, sa voix héroïque, très couverte, presque voilée, oublie les nuances pour un épanchement sonore certes engagé mais peu raffiné.

De même, le Sinfonie Orchester Biel Solothurn, dont on soulignera l'articulation précise des cordes dans les tempos vifs imposés par Kaspar Zehnder, n'a pas su rendre pleinement hommage à la richesse de la partition mozartienne. Cadences évitées, subtilités harmoniques, chromatismes et contrastes, pourtant soulignés par la baguette du chef, paraissent traversés avec indifférence. Outre les décalages et un certain manque d'équilibre, l'orchestre semble surtout manquer de finesse en déployant un *mezzo forte* quasi omniprésent, même durant les moments les plus doux de l'œuvre.

Mais si le duo léger du premier acte entre Pamina et Papageno en pâtit, il n'en est rien pour les airs de la Reine de la nuit. Corporelle, Ruslana Koval se place dans la continuité d'une Diana Damrau, avec une ampleur de timbre reflétant parfaitement la noirceur du personnage. Même si ses suraigus ne sont pas toujours aisés, les vocalises agiles de la soprano ukrainienne sont envoûtantes. Cette ampleur sonore est partagée par la basse Pavel Daniluk, qui cependant s'impose trop souvent au détriment de l'intonation ou dans des rubatos prononcés qui détonnent avec l'idéal métaphysique incarné par Sarastro.

Au contraire, les jeunes chanteurs du Chœur Saint-Michel parviennent à donner un sens à chacune de leur ligne musicale par un phrasé précis et offrent à cette musique aussi somptueuse qu'éclectique – allant de l'effet immédiat au contrepoint le plus savant – une vibrante résonance. » **GUILLAUME CASTELLA**